Deux réceptions des *Métamorphoses* au XIV^e et au XV^e siècle

Quelques remarques sur le traitement de la fable et de son exégèse dans l'Ovide moralisé en vers et sa première mise en prose.

Francine Mora

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/64>

DOI : 10.4000/crm.64

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2002

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Francine Mora, « Deux réceptions des *Métamorphoses* au XIV^e et au XV^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 04 septembre 2007, consulté le 15 décembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/crm/64> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.64>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.

Tous droits réservés

Deux réceptions des *Métamorphoses* au XIV^e et au XV^e siècle

Quelques remarques sur le traitement de la fable et de son exégèse dans
l'*Ovide moralisé* en vers et sa première mise en prose.

Francine Mora

- 1 L'*Ovide moralisé* en vers du début du XIV^e siècle¹ est un monument auquel on hésite toujours à s'attaquer : sa taille imposante décourage la critique. C'est sans doute pourquoi, depuis l'étude pionnière de Joseph Engels², on ne peut dénombrer à son sujet que de rares articles. Depuis quelque temps toutefois ces articles ont tendance à se multiplier³ : c'est que nous avons là un témoignage extrêmement précieux sur la réception de la matière antique au Moyen Âge, d'autant plus précieux qu'il a été suivi au XV^e siècle de deux mises en prose encore moins étudiées que leur modèle, mais typiques d'une relecture qui témoigne d'une intéressante évolution des mentalités. Nous aimerions donc, pour prendre la mesure de cette évolution, esquisser une comparaison entre l'*Ovide Moralisé* en vers et la première de ces mises en prose, celle qui a été écrite à Angers en 1466-1467 pour René d'Anjou⁴. Le cadre restreint de cet article nous impose bien sûr de nous limiter. Nous allons donc nous contenter d'examiner ce qui, dans les deux adaptations médiévales, correspond aux 90 premiers vers des *Métamorphoses*, c'est-à-dire aux développements d'Ovide sur les origines du monde, la séparation des éléments et la création de l'homme⁵.
- 2 En partie commandé par la nécessité, ce choix peut paraître arbitraire, voire paresseux ; il présente pourtant certains avantages. D'abord celui de nous amener à considérer les prologues, ces 'seuils de l'œuvre' dont l'intérêt n'est plus à démontrer, puisque les auteurs y exposent leur projet poétique⁶. Ensuite celui de poser d'emblée quelques questions de fond sur les problèmes rencontrés par ceux qui veulent concilier croyances chrétiennes et croyances païennes, puisque les vers d'Ovide sur les origines du monde contiennent, de l'affirmation du polythéisme à la mention des métamorphoses divines et du chaos, quelques notions difficiles à admettre pour un esprit chrétien. Ne fait pas même défaut, nous le verrons, la dimension christique, dont Marylène Possamaï-Pérez a bien souligné l'importance⁷. Nous espérons donc que cette

brève étude comparative va nous permettre, en faisant apparaître certains écarts signifiants entre l'*Ovide moralisé* et sa mise en prose, non seulement de percevoir une évolution des mentalités dans la réception de la matière antique, mais encore de mieux mesurer l'originalité du texte fondateur, du texte en vers, à travers les réticences et les corrections de son relecteur.

- 3 Dans les premiers vers de son préambule, Ovide invoque les dieux (*di*) ; l'auteur de l'*Ovide moralisé*, lui, invoque « l'escripture », tandis que l'auteur de la mise en prose invoque « la tressainte Trinité » : autant d'écarts initiaux qui peuvent nous donner à penser.
- 4 Si Ovide invoque les dieux, c'est parce qu'ils sont pour une bonne part responsables des métamorphoses auxquelles il s'intéresse au premier chef : *nam vos mutastis et illas* (« car ces métamorphoses sont aussi votre ouvrage »). Il veut en effet « dire les métamorphoses des corps en des corps nouveaux » (*in nova mutatas dicere formas corpora*), mettant ainsi en place la notion, qui lui est propre, de *perpetuum carmen*⁸. L'auteur de l'*Ovide moralisé* en vers semble lui aussi, dans son prologue, vouloir prendre en compte ces métamorphoses, puisqu'il écrit :

Mes les mutacions des fables,
Qui sont bones et profitables,
Se Dieus le m'otroie, esclorrai
Au plus briement que je porrai⁹.

- 5 En fait, comme l'a bien noté Marc-René Jung en analysant avec précision le livre XI, « les métamorphoses [...] n'occupent qu'une place infime dans les *moralisations* » ; ces dernières en effet « ne concernent pas avant tout les différentes *mutacions* » : ce qui les intéresse de manière prioritaire, c'est l'explication des « fables »¹⁰. Et c'est pourquoi l'auteur de l'*Ovide moralisé* invoque dès son premier vers « l'escripture » ; garante de vérité grâce à son origine divine, l'Écriture Sainte doit servir de caution à la véridicité de tout écrit, même fictionnel, même païen :

Se l'escripture ne me ment,
Tout est pour nostre enseignement
Quanqu'il a es livres escript,
Soient bon ou mal li escript¹¹.

- 6 Le clerc du début du XIV^e siècle se situe alors dans une double tradition qui semble lui venir en droite ligne du XII^e siècle. D'abord dans la tradition de l'*integumentum* héritée de l'Ecole de Chartres et reprise avant lui par Jean de Meun (le mot « integument » apparaît d'ailleurs un peu plus loin dans son texte, au vers 3126 du livre I), puisque pour lui

[dans] cestes fables,
Qui toutes samblent mençoignables,
Mes n'i a riens qui ne soit voir :
Qui le sens en porroit savoir,
La veritez seroit aperte,
Qui souz les fables gist couverte¹² ;

- 7 on voit qu'il emploie la métaphore de la couverture et du dévoilement qui est à la base même de la notion d'*integumentum* (du verbe *tegere*, « couvrir ») et qui justifie l'attention qu'on doit selon lui porter à tout écrit, même fictionnel, puisqu'une vérité signifiante se cache toujours sous la fiction¹³. Il se situe ensuite dans la tradition des « mises en roman » du milieu du XII^e siècle, qui professaient l'obligation de ne garder pour soi ni son savoir ni sa sagesse, car seul celui qui possède ces qualités détient la compétence

nécessaire à l'élucidation des vérités cachées sous le manteau des « fables », des apparentes fictions :

Et cui Dieus done eür et grace
De conquerre sens et savoir,
Il ne doit pas sa bouche avoir
Trop chiere au bien dire et espondre,
Quar nulz ne doit son sens repondre,
Quar ne vault sens que l'en enseigne
Ne plus qu'avoirs repost en terre¹⁴.

- 8 Et c'est cette double tradition qui donne à l'auteur de l'*Ovide moralisé* l'autorité nécessaire pour affirmer son *je* face à celui de son texte-source. Un *je* parfaitement autonome qui revendique avec aisance une double originalité : celle de sa volonté première, qui va donner naissance à son ouvrage, et celle de son entendement, qui va guider son interprétation des « fables » :

Pour ce *me plaist* que *je* commans
Traire de latin en romans
Les fables de l'ancien temps,
– S'en dirai ce que *je* entens –
Selonc ce qu'Ovides les baille¹⁵.

- 9 Bien sûr, la fierté du découvreur est tempérée par la nécessaire humilité du chrétien. C'est ainsi qu'après avoir souligné le caractère pionnier de son œuvre, en rappelant que

Pluseur ont essayé sans faille
A fere ce que je proupos,
Sans acomplir tout lor proupos¹⁶,

- 10 le clerc s'en remet principalement à Dieu pour la réussite de son entreprise, en soulignant ses propres insuffisances :

Et ja soit ce qu'en moi n'ait mie
Plus sens ne plus philosophie
De ceulz qui ce cuidierent faire,
En Dieu me fi de cest afaire,
Qui aus sages et aus discrez
Repont et cele ses secrez,
Si les revele aus aprentis
Qui sont de l'enquerre ententis¹⁷.

- 11 On reconnaît là le démarquage d'un célèbre passage de l'*Évangile de Matthieu* : « En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit : Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits »¹⁸. Il n'empêche que quelle que soit son indignité personnelle, celui qui est inspiré par Dieu se retrouve porteur de la parole divine. L'humilité se nuance ici d'orgueil. Et c'est pourquoi l'auteur de l'*Ovide moralisé*, tout en se déclarant ouvert aux critiques, prévient d'emblée qu'il n'acceptera que celles qui relèvent de l'orthodoxie chrétienne :

Proi tous ceulz qui liront cest livre [...]
Corrigent moi. Bien le vaudroie,
Et je sui prest, se Dieu m'ament,
De croire leur corrigement
Si com sainte yglise voudra,
Que croire doi ce qu'el croira¹⁹.

- 12 Sinon, il affirme hautement la validité de ses interprétations : « qui autrement m'en reprendroit, conclut-il avec fermeté, je diroie qu'il mesprendroit »²⁰. Marylène

Possamaï-Pérez a déjà à juste titre attiré l'attention sur l'autonomie du *je* qui s'exprime ici, en voyant dans cette subjectivité revendiquée et affichée un trait caractéristique à la fois du XIV^e siècle et du genre du « dit »²¹. Et l'on peut aller jusqu'à voir dans ce *je*, avec Marc-René Jung, celui d'un prédicateur qui, tout en étant bon traducteur d'Ovide, « manipule les récits ovidiens pour les intégrer dans la stratégie globale de son texte », dans une tentative très consciente de réécriture orientée²².

- 13 Face à ce *je* qui s'affirme, celui de la première mise en prose semble singulièrement en retrait. Précisons tout de suite que dans cette mise en prose, en fait, il y a deux *je*, comme le signale en note l'éditeur, C. De Boer : celui du prosateur, qui s'exprime dans le paragraphe 1 (« prologue de celluy qui a converti de rime en prose françoise le livre d'Ovide appelé methamorphose »), et celui de l'auteur de l'*Ovide moralisé* en vers, que le prosateur reprend à son compte dans les paragraphes 2 et 3, qui démarquent le prologue du texte en vers (« s'ensuit la conversion en prose sur le prologue du translateur qui le translata pieça en rime françoise »)²³. Mais c'est le premier *je* qui donne le ton, allant même jusqu'à contaminer le second.
- 14 Apparemment, l'inspiration chrétienne est commune : de même que l'auteur de l'*Ovide moralisé* en vers invoquait « l'escripture » dès son premier vers, l'auteur de la mise en prose dédie d'emblée son texte « à l'onneur et louenche de la tressainte Trinité, Père, Filz et Saint Esperit » ; mais la tonalité est en fait très différente. Car si le prosateur invoque « la tressainte Trinité », c'est surtout, semble-t-il, pour se mettre sous sa protection, au seuil d'une entreprise qui doit lui paraître riche en périls de toutes sortes. La suite immédiate du prologue le confirme : en effet le « je », qui se présente comme un « très humble clerc » refusant de « [s]oy nommer pour vaine gloire eschiver », s'empresse de préciser que s'il a entrepris ce travail de mise en prose, c'est avant tout « pour obeïr au bon plaisir et commandement de très hault et excellent prince et [s]on très redoubté seigneur René, par la grace de Dieu roy de Jherusalem et de Sicille, duc d'Anjou et de Bar, per de France, conte de Prouvence, de Fourcalquier et de Pymont », aux ordres d'un « très noble prince », donc, dont il se proclame d'ailleurs « serviteur et subgect ».
- 15 Bien sûr, nous avons là des formules classiques de dédicace, et l'humilité affichée ressortit au *topos* de la *captatio benevolentiae*. Il n'empêche : la redondance des protestations d'incompétence et d'humilité crée un climat tout différent de l'heureuse assurance qui régnait dans le prologue du texte en vers. Le prosateur conclut en effet son prologue en « suppli[ant] très humblement » son protecteur de bien vouloir « prendre en gré [s]on petit stille et rude ouvraige et en supporter et pardonner les fautes qui par [s]on ignorance y pourroient estre trouvées » ; il craint notamment d'avoir commis des fautes sur les noms propres et renvoie alors, comme ultime garant, au « livre qui pour ce faire m'a esté baillé, duquel je les ay tirez comme je les y ay trouvez ». Bref, tout se passe comme s'il cherchait à multiplier les garanties et les cautions derrière lesquelles mettre à l'abri son *je*, un *je* qui reste donc constamment en retrait. Et l'adaptation du prologue du texte en vers ne dément pas cette première impression : certaines audaces du « translateur » y sont gommées ou du moins édulcorées – en premier lieu, l'appel à la caution de « l'escripture » pour justifier la lecture et l'allégorèse des textes païens.
- 16 Voici en effet en quels termes le prosateur adapte, dans le paragraphe 2, les trente premiers vers de son texte-source :

Selon que dit monseigneur Saint Pol apostre, les Escriptions sont escriptes à nostre doctrine et pour nostre enseignement, afin que par pacience et consolacion d'icelles nous avons esperance de parvenir à la gloire que sainte foy catholicque nous fait croire et que nous esperons avoir par grace de Dieu et par le merite de sa Passion après ceste mortelle vie, et sans lesquelles foy et esperance avec charité la vie de homme et de femme est comme ymaige de mort, comme corps sans ame, vie sans vivre et mort sans mourir. Es Escriptions doncques sont contenuz et trouvez les biens pour les retenir et faire, et les maulx aussi declairez pour les fouyr et delaisser. Si sommes grandement tenuz à ceulx qui par leurs estudes et beaulx escriptz ont enluminé les entendemens des hommes. Et pour ce que ou dit volume de *Methamorphose* sont escriptes de moult plaisans choses, lesquelles ont esté et sont saignement exposées et moralisées à la bonne eddificacion et doctrine de ceulx qui l'ont veü et verront, je me suis occupé à translater et exposer de latin en rime françoise les fables du dit volume selon que je les puis entendre²⁴.

- 17 On constate du premier coup d'œil que dans cette très libre adaptation du texte en vers, la Sainte Écriture voit sa part augmenter assez considérablement. Alors qu'elle ne faisait l'objet que d'une très brève mention initiale dans le texte du « translateur » (« se l'escripture ne me ment, tout est pour nostre enseignement »), elle devient ici le prétexte d'une véritable profession de foi, développée et enrichie de divers procédés rhétoriques comme les polyptotes qui concluent la première phrase (« vie sans vivre et mort sans mourir »). Et tout ce qui, dans le texte en vers, était porté au crédit de « quanqu'il a es livres escript » (« les biens pour les retenir [...], les maulx [...] pour les fouyr ») est ici porté au crédit des seules Saintes Écritures. Ce n'est que secondairement, vers la fin du paragraphe, que se produit un glissement des « Escriptions » aux « estudes et beaulx escriptz » dont la mention permet alors l'introduction des *Métamorphoses*. Quant aux développements très riches qui, dans le texte en vers, mettaient en valeur la sagesse du « translateur », l'originalité de son projet et l'inspiration divine qui l'habitait, ils sont comme gommés, ou plutôt condensés, mais de ce fait édulcorés, dans la brève mention des « moult plaisans choses » présentes dans les *Métamorphoses*, « lesquelles ont esté et sont saignement exposées et moralisées à la bonne eddificacion et doctrine de ceulx qui l'ont veü et verront » : d'individuel, le projet devient générique, et du coup le « je » du « translateur », bien que formellement présent à la fin du paragraphe, se trouve mis en retrait – comme celui du prosateur.

- 18 Aussi bien, la conception que l'auteur de la mise en prose se fait de l'allégorèse des « fables » ne semble pas absolument identique à celle de l'auteur du texte en vers. Certes, sa définition du procédé, dans le paragraphe 3, reprend assez exactement celle que l'on peut trouver dans l'*Ovide moralisé* :

Et combien que l'on les nomme fables et que aucuns les dient mensongieres, toutesvoies icelles bien entendues selon ce qu'elles seront cy apres exposées on y trouvera de grans verités et moralitez prouffitables assavoir, ja soit ce qu'elles soient enveloppées et couvertes subtilement soubz fictions²⁵.

- 19 On retrouve la métaphore de l'*integumentum*, ainsi qu'un lexique (« subtilement », « fictions ») qui est absent du texte en vers, mais qui déjà chez Jean de Meun puis chez Christine de Pizan s'associe à la pratique de l'allégorèse²⁶. Toutefois ce qui est frappant, à la fin du paragraphe 3, c'est l'emploi qui est fait du verbe « entendre » ; la fin du paragraphe 2 semblait en effet suivre d'assez près le texte en vers en disant l'intention du « translateur » d'« exposer de latin en rime françoise les fables du dit volume *selon que je les puis entendre* » ; or la fin du paragraphe 3 revient sur cette idée, mais cette fois en sollicitant « la bonne correction de tous ceulx qui mieulx l'entendent et entendront

que je ne fais » : c'est avec cette aide seulement (et bien sûr, « o l'aide de Dieu ») que le prosateur (dont le *je* se confond ici avec celui du « traducteur ») « pense [...] cy après toucher les sentences le plus entendiblement qu'[il] pourra ». On voit que l'autonomie de l'auteur de l'*Ovide moralisé*, qui prétendait dire des fables « ce que *je* entens » en toute liberté, au nom d'une subjectivité pleinement assumée, est ici encore gommée. Pour l'auteur de la mise en prose, plus modeste, plus en retrait, il y a objectivement une vérité à « entendre », à dévoiler ou à déchiffrer, et ce n'est pas forcément lui qui l'« entend » le mieux²⁷.

- 20 La comparaison des prologues nous permet donc de mieux cerner l'originalité de l'auteur de l'*Ovide moralisé*. Héritier d'une tradition d'allégorèse déjà ancienne, il la renouvelle en la recentrant autour d'un *je* qui s'engage. Et c'est précisément cet engagement subjectif que l'auteur de la mise en prose, plus prudent ou plus timoré, s'applique à atténuer de son mieux. Cela le rend-il au moins plus attentif au texte d'Ovide ? Pas vraiment, en fait, comme nous allons le voir. C'est au contraire l'*Ovide moralisé* en vers qui respecte le mieux – d'une manière parfois assez surprenante – la spécificité du texte latin. Et il va falloir se demander pourquoi.
- 21 On ignore si le prosateur avait devant les yeux, à côté de l'*Ovide moralisé*, le texte des *Métamorphoses* ; l'éditeur de la mise en prose, C. De Boer, qui pose la question dans son introduction, donne un avis mitigé, mais incline néanmoins à répondre par la négative²⁸. Ce qui est certain, c'est qu'il suit de très près son texte-source, allant souvent jusqu'à reproduire textuellement un mot ou un fragment de vers. Les quelques innovations qu'il se permet n'en sont donc que plus significatives. Or elles posent avant tout le problème du rapport à l'orthodoxie chrétienne, en ce début des *Métamorphoses* où paganisme et christianisme semblent parfois tenter de se rejoindre.
- 22 Les développements consacrés par Ovide aux origines du monde, avec le récit de la séparation des éléments et de la création de l'homme, sont en effet, pour un esprit chrétien, à la fois très séduisants et très perturbants ; car on voit s'y entremêler de manière inextricable des mentions qui renvoient à l'idée d'un Dieu unique et d'autres mentions qui, au contraire, relèvent sans conteste d'une vision polythéiste. Ainsi, évoquant la lutte initiale des éléments entre eux au sein du chaos, Ovide écrit : « un dieu, avec l'aide de la nature en progrès, mit fin à cette lutte » (*hanc deus et melior litem natura diremit*) ; un peu plus loin, il mentionne de nouveau « les soins du dieu » (*cura dei*) mis en œuvre lors de la séparation des éléments et du découpage du globe terrestre en zones, et il désigne ce dieu par le biais de périphrases tout à fait susceptibles de s'appliquer au Dieu chrétien : il le nomme en effet « architecte du monde » (*mundi fabricator*) et « créateur de toutes choses, père d'un monde meilleur » (*opifex rerum, mundi melioris origo*)²⁹. Mais en même temps il emploie des formules qui replacent ce dieu au sein d'un monde polythéiste ; ainsi il ne voit en lui que « l'un des dieux, quel qu'il soit » (*quisquis fuit ille deorum*), rapproche ces dieux des astres, suivant une croyance bien établie dans l'antiquité, ce qui l'amène à citer côte à côte *astra [...] formaeque deorum* (« les astres et les dieux de toutes formes »), et enfin il affirme que l'être humain a été modelé par Prométhée, le fils de Japet, « à l'image des dieux, maîtres de l'univers » (*in effigiem moderantur cuncta deorum*)³⁰.
- 23 Bien qu'une lecture astucieuse et orientée de ces divergences puisse essayer de tout concilier en proposant de voir dans la mention des dieux une allusion aux trois personnes de la Trinité chrétienne, l'auteur de l'*Ovide moralisé* en vers tient à marquer

nettement ses distances, dès les premiers vers de son adaptation, avec la pensée païenne du texte qu'il traduit :

Ovides, en sa commençaille,
Apele en plusieurs dieus, et dit :
Aidiez, dieus, a fere cest dit [...] ³¹.
Que que li païen creüssent
Des dieus que pluisors en fussent,
Nous devons croire fermement
Qu'il n'est fors uns Dieus seulement,
Uns seulz Crierres, qui cria
Tout, et trois personnes y a [...].
Pour ce pot en pluralité
L'autors prier la Trinité,
Non pas pour ce que trois Dieus soient,
Quar les trois un seul Dieu fesoient,
Que font ore et toujours feront,
Quar ja c'uns seulz Dieus ne seront ³².

- 24 Et l'auteur de la mise en prose lui emboîte bien sûr le pas, lui aussi dès le début de son texte, dès le milieu du paragraphe 4 – ce qui permet d'ailleurs de comprendre les raisons de son invocation initiale à la Trinité :

Et quoy que les payens ayent creü, toutesvoies nous chrestiens, enluminez de grace divine, croyons fermement qu'il n'est que ung seul Dieu tout puissant, regnant eternellement en troys personnes distinctes, c'est assavoir le Pere, le Filz et le Saint Esperit, en qui est puissance infinie, sapience infinie et bonté infinie. Et pour ce peut le dit atteur Ovide, en faisant son livre, invoquer l'aide de Dieu par pluralité des dits troys personnes, non pas que ce soient troys dieux, mais ung seul Dieu, vray createur de toutes choses, et qui crea homme a son ymaige pour estre participant de sa gloire là sus en paradis ³³.

- 25 Mais là où le prosateur et le « traducteur » se séparent, c'est dans la suite de l'adaptation. Car là où la mise en prose s'applique assez logiquement à ramener les mentions de la pluralité des dieux païens à l'unicité du Dieu chrétien, l'*Ovide moralisé* en vers, lui, de manière plus paradoxale, conserve scrupuleusement les passages où il est question de plusieurs dieux. Ainsi, dans le passage qui traite des astres, il maintient côte à côte la mention des « estoilles » et celle des « damedieus » :

Dieus mist signes ou firmament,
Et les estoilles ensement,
Et les formes des damedieus,
Qui sont pardurable ³⁴.

- 26 La mise en prose au contraire, dans son paragraphe 9 (« des planettes et autres estoilles et de leur influence »), gomme toute mention des *formae deorum* : « Dieu tout puissant fist et mist ou firmament du ciel le soleil, la lune, les sept planettes et toutes les estoilles » ³⁵. De même, lors du récit de la création de l'homme, l'*Ovide moralisé* en vers maintient intégralement la version du texte latin en écrivant :

Li filz Japeti, sans doutance,
Prometheüs, qui mout savoit
De terre et d'iaue, fet avoit
Une ymagete a la samblance
Des dieus, qui toute ont la poissance
De toutes choses ordener ³⁶.

- 27 La mise en prose, elle, introduit une variante discrète mais significative en faisant passer le mot « dieu » du pluriel au singulier : « A quoy respond le livre que ung appelé

Prometheüs, qui moult savoit, composé avoit de terre et d’eau *ung image à la semblance de Dieu*, qui tout pouvoir avoit »³⁷. Elle avait d’ailleurs préparé le terrain quelques lignes plus haut, au début du paragraphe 10, en écrivant : « Mais par dessus toutes les autres bestes de la terre y fut homme créé et constitué à *l’ymage de la Trinité* comme la plus noble et raisonnable, qui, comme dit Cassiodore, fut de si très belle speculation que il va le visage droit pour regarder en hault et en bas »³⁸. La présentation élogieuse de l’homme, notamment l’idée que sa supériorité se traduit par le fait qu’il va le visage levé vers le ciel, se trouve chez Ovide comme dans le texte en vers. Mais on chercherait vainement dans ce dernier, à cet endroit, toute allusion à Cassiodore ou à la Trinité. La mise en prose s’efforce donc, autant que faire se peut, de tirer le texte d’Ovide du côté de l’orthodoxie chrétienne, contrairement au texte en vers, qui semble vouloir conserver au poème latin toute sa spécificité.

- 28 Le parti suivi par le prosateur n’est pas stupide. C’est même le plus logique, en tout cas le plus cohérent avec le dessein global. Car les deux adaptations en vers et en prose ont comme projet commun bien avéré de concilier l’ouverture des *Métamorphoses* avec le récit de la *Genèse*. C’est ce que dit clairement l’*Ovide moralisé* lorsqu’il écrit, juste après sa reproduction du récit ovidien de la création de l’homme :

Or vueil espondre ceste fable
Qui a l’estoire est acordable³⁹.

- 29 La « fable » renvoie bien sûr au texte des *Métamorphoses*, perçu comme fictionnel et païen, tandis que l’« estoire » renvoie à la Bible, c’est-à-dire à une vérité perçue comme historique grâce à la caution de la parole divine. Et le développement qui suit ces deux vers constitue en effet une reprise du texte de la *Genèse* mis en résonance avec celui des *Métamorphoses*, par exemple lorsque l’auteur rappelle que, tel Prométhée, Dieu forma l’homme « d’un poi de terre limonee » et le façonna « a sa samblance et a s’ymage »⁴⁰. La mise en prose adhère parfaitement à ce dessein syncrétique, puisqu’elle aussi fait suivre l’adaptation du récit ovidien d’un rappel du texte de la *Genèse* et introduit ce rappel, au début du paragraphe 11, par la phrase suivante :

Pour faire aucune exposition sur ce que dit est qui soit accordant à l’istore, c’est assavoir que par avant que Dieu creast ciel ne terre ne mer ne les enfers ne autres abismes, Dieu estoit en soy meïsmes tout puissant et regnans pardurablement en Trinité de personnes et en une seule essence et aussi saige et bon ensemble comme il est infiniment⁴¹.

- 30 Le prosateur suit ici avec une grande fidélité son texte-source, où l’on trouve déjà les mentions de « Dieus seulz en soi meïsmes », « regnans en pardurableté/ en sa parfaite trinité »⁴². Mais on voit que la mention préalable de la Trinité au début du paragraphe précédent, dans la mise en prose – mention, rappelons-le, absente du texte en vers – vient renforcer l’entreprise de conciliation syncrétique en établissant un parallèle encore plus étroit entre la « fable » ovidienne et l’« istoire » biblique.
- 31 On peut alors voir dans l’auteur de la mise en prose non seulement un clerc féru d’orthodoxie chrétienne, mais encore un écrivain soucieux de maintenir la cohérence d’un projet – fût-ce au détriment de la fidélité au texte d’Ovide, qu’il n’avait d’ailleurs sans doute pas sous les yeux. L’auteur du texte en vers, par contraste, nous apparaît ainsi moins cohérent ou du moins plus insouciant, plus désinvolte, moins désireux de concilier à tout prix tradition païenne et pensée chrétienne, en dépit de ses déclarations de principe. Mais cette façon de voir les choses n’est peut-être pas la bonne. On peut en effet se demander si son respect de la spécificité du texte d’Ovide, le

désir qu'il manifeste de lui conserver au moins une part de sa singularité, de son altérité, ne vient pas de la conviction qu'il a d'être assez fort pour réduire cette altérité par des manœuvres ingénieuses dès qu'il en aura le désir. Il faudrait alors mettre son apparente insouciance en relation avec la forte subjectivité, la forte conscience de son *je*, qui s'affirme dans le prologue. Alors que l'auteur de la mise en prose, moins sûr de lui, plus circonspect, gommerait d'emblée les aspérités païennes du texte ovidien pour ne pas avoir à les affronter. Ce qui nous amène à poser cette hypothèse, c'est le comportement très différent de nos deux adaptations envers un passage des plus importants, mais susceptible de poser une foule de problèmes : les quatre premiers vers des *Métamorphoses*.

- 32 De ces quatre vers, on chercherait en vain la trace dans la mise en prose ; le clerc au service de René d'Anjou, après avoir reproduit en l'adaptant le prologue du texte en vers, commence d'emblée par parler du chaos, qu'Ovide n'aborde qu'au v. 5 de son poème : « Dit Ovide au commencement de son dit livre que par avant la creation du monde tous les elements estoient meslez ensemble en une masse confuse, qu'il nomme chaos »⁴³. Et pourtant la traduction des quatre premiers vers figure dans son texte-source ; très logiquement, sans esquiver la difficulté, l'auteur de l'*Ovide moralisé* commence par là :

Ovides, en sa commençaille,
Apele en plusieurs dieus, et dit :
Aidiez, dieus, a fere cest dit,
Que vous et les formes muastes,
Quant a noviaux cors les donnastes,
Si faites des le creëment
Du monde continuellement
Perpetuer jusqu'a mon temps
Cest present ditié que j'entens⁴⁴.

- 33 Les quatre premiers vers d'Ovide posent deux problèmes majeurs : d'une part l'invocation adressée « en plusieurs dieus » (*di*, dans le texte latin), et d'autre part la mention de la nuance des formes en de « noviaux cors », c'est-à-dire des métamorphoses (*in nova [...] mutatas [...] formas corpora*). Le clerc résout d'abord le premier problème, comme nous venons de le voir, en rappelant fermement qu'il faut croire en un seul Dieu et en suggérant que la mention d'une pluralité peut être une allusion souterraine aux trois personnes de la Trinité. Puis il résout le second avec la même ingénieuse audace, en rappelant certaines métamorphoses célèbres attestées par l'Écriture Sainte et concernant au moins deux des personnes de cette Trinité :

Ces trois personnes tout crierent
Et sensiblement se muerent,
Quar li Filz vault des cieulz venir
Au monde, et vrais homs devenir,
Pour sauver les homes peris.
Ausi fu li Sains Esperis,
Selonc l'escripture devine,
Veüz en forme columbine
Sor lui, quant, por nous netoier,
Se fist en l'eue baptoier⁴⁵.

- 34 Le double rappel de la métamorphose du Christ en homme, et du Saint-Esprit en colombe lors du baptême du Christ, apporte une pleine justification aux paroles d'Ovide

disant aux dieux : « ces métamorphoses sont aussi votre ouvrage » (*nam vos mutastis et illas*)⁴⁶.

- 35 L'argumentation est habile, mais elle est bien audacieuse ; on peut comprendre que l'auteur de la mise en prose ait hésité à la reprendre et n'en ait pas soufflé mot. Elle donne peut-être pourtant l'une des clés de tout l'ouvrage, si nous en croyons Marylène Possamaï-Pérez, qui pense que c'est bel et bien l'Incarnation du Christ qui constitue pour l'auteur de l'*Ovide moralisé* l'ultime métamorphose : « toutes les métamorphoses des fables ne sont que des figures pour symboliser l'Incarnation »⁴⁷. En tout cas, c'est cette audace interprétative qui, nous semble-t-il, donne au clerc l'autorité nécessaire pour se poser, en conclusion du développement sur les origines du monde, en prédicateur inspiré. En effet, à la fin du parallèle qu'il a établi entre le début des *Métamorphoses* et le texte de la *Genèse*, après avoir conclu, comme chez Ovide, sur la création de l'homme, il adresse à ce dernier une vibrante exhortation à bien se conduire, en revenant sur les éléments conjoints de la « fable » et de l'« estoire » qui engagent l'être humain à prendre conscience à la fois de sa dignité et de son humilité :

Mout fu la matire despite,
 Mes la forme fu tres eslite,
 Quant a la forme au roi celestre
 – Quar nulle meillor ne puet estre –
 Fu fais homs. Chier se doit tenir,
 Et mout li doit bien souvenir
 Que Dieus li a fet haute grace.
 Gart soi que vers Dieu ne mesface,
 Ençois le serve, et si l'aore,
 Et con son droit seignor l'onore,
 Si se tiengne en humilité;
 Membre li doit que de vilté
 Soit estrais, et criez de boë⁴⁸.

- 36 La multiplication des formules injonctives (impératifs, subjonctifs d'ordre, emploi récurrent du verbe « devoir ») donne toute son autorité à la voix du prédicateur, qui résume la leçon tirée à la fois de la Bible et d'Ovide : extrait de la « boue », c'est-à-dire de la terre, du limon, mais façonné à l'image de Dieu, d'un Dieu qui lui a donné sa « forme » et qui n'a pas craint, en retour, de prendre la sienne, l'homme est un composé de bassesse et de grandeur. De cette belle homélie, presque rien ne subsiste dans la mise en prose, qui se contente de rappeler, dans une cascade d'infinitifs, que si l'homme a reçu la seigneurie du monde, c'est « pour bien en user et pour obeïr et servir à Dieu humblement et le louer, amer, craindre et honnourer souverainement sur toutes choses »⁴⁹. Le prosateur reste ici bien en-deçà de son modèle ; mais aussi il était allé beaucoup moins loin dans les audaces de l'interprétation. Bien que Marc-René Jung nous rappelle avec raison que l'auteur de l'*Ovide moralisé* est un prédicateur, non un théologien⁵⁰, il nous semble que les deux choses sont liées.

- 37 Un dernier élément vient nous le confirmer. La mention qu'Ovide fait du chaos, aux v. 5-7 des *Métamorphoses*, entre en effet implicitement en conflit avec la croyance chrétienne de la création *ex nihilo*. L'auteur de la mise en prose se borne à juxtaposer les deux pensées, la païenne et la chrétienne, ce qui crée fatalement une impression d'incohérence :

Dit Ovide au commencement de son dit livre que par avant la creation du monde
 tous les elements estoient meslez ensemble en une masse confuse, qu'il nomme
 chaos. Et que, en creant au commencement les cieulx et la terre et la mer, Dieu fist

separations diverses des diz elements, par lesquelles chacun element fut divisé d'avecques l'autre et colloqué en son ordre, et dont la creacion fut de neant, sans aucune matiere preadjacente⁵¹.

- 38 Le dernier membre de phrase, exigé par l'orthodoxie chrétienne, est ajouté si maladroitement qu'il gâche tout. L'auteur de l'*Ovide moralisé* avait pourtant quant à lui organisé son texte de manière beaucoup plus astucieuse. Il part en effet du premier vers des *Métamorphoses* (*in nova fert animus mutatas dicere formas/ corpora*), qu'il traduit avec beaucoup de précision (« mes cuers vieult dire/ les formes qui muees furent/ en nouveaux cors »⁵²) et qu'il justifie avec une ingéniosité digne d'être notée : au commencement du monde, explique-t-il, il n'existait rien, sauf des formes présentes dans la pensée de Dieu ; c'est de ces formes que Dieu s'est servi pour créer à partir de rien, sans nulle matière préexistante, les corps⁵³. Bien sûr, il ne peut éviter de faire ensuite mention du chaos ; mais il le fait une cinquantaine de vers plus loin, après avoir longuement commenté l'invocation d'Ovide aux dieux, qu'il assimile à la Trinité et à ses métamorphoses, comme nous l'avons vu plus haut. De ce fait l'antagonisme des deux croyances est estompé, et surtout le dogme de la création *ex nihilo* a été rappelé d'emblée, à partir même du texte païen, dans des termes qui mettent en valeur la notion de « forme », une notion importante, puisqu'elle s'associe chez Ovide au concept de métamorphose, et chez le clerc médiéval à la part divine de l'homme, façonné « a la forme au roi celestre », comme le rappelle l'Incarnation, cette métamorphose majeure. Une certaine habileté théologique est bien mise en œuvre ici, une habileté tout à fait propre à étayer l'autorité de l'exégète et du prédicateur.
- 39 La comparaison que nous avons esquissée entre l'*Ovide moralisé* et sa première mise en prose nous a donc permis de mieux percevoir certaines caractéristiques majeures du texte en vers : la présence initiale d'un fort engagement subjectif, l'astuce et l'audace exégétiques, voire théologiques, la dimension homilétique. Les mérites de l'*Ovide moralisé*, donc ; mais aussi ses limites : car ces qualités indéniables – qu'ont déjà soulignées d'autres critiques – n'ont pas vraiment réussi à passer dans la mise en prose. Pour l'essentiel, cette dernière condense (pas toujours de manière heureuse, nous venons de le voir), clarifie, remet en ordre, en découpant notamment son texte en paragraphes qui rendent plus méthodique et plus accessible la matière souvent touffue du texte en vers. Mais c'est là tout. On peut alors se demander si ce n'est pas la conception même du commentaire qui a changé, du début du XIV^e siècle au milieu du XV^e siècle. En gardant son *je* constamment en retrait, en gommant les spécificités du texte païen, en renonçant aux audaces les plus flagrantes et en réduisant presque à rien la prédication, le prosateur cherche manifestement à rompre avec l'enthousiasme militant de son texte-source. Sa conception du commentaire est strictement informative, et c'est pourquoi il cherche avant tout à « entendre », à comprendre, en recourant éventuellement aux compétences de ceux qui « entendront » mieux que lui. C'est peut-être qu'en ce milieu du XV^e siècle l'invention créatrice s'est déplacée du côté de la création poétique, du côté de ces poètes – Jean Froissart ou Guillaume de Machaut – en qui C. De Boer désignait déjà les vrais héritiers de l'*Ovide moralisé*.

NOTES

1. *Ovide moralisé. Poème du commencement du quatorzième siècle publié d'après tous les manuscrits connus* par C. De Boer, 5 vol., Amsterdam, Müller, 1915-1936.
2. J. Engels, *Études sur l'Ovide moralisé*, Groningen, Wolters, 1945. Cette étude ne prend en compte que le livre I.
3. On peut citer, entre autres, les articles de M.-R. Jung, « Aspects de l'Ovide moralisé », *Ovidius redivivus. Von Ovid zu Dante*, M. Picone et B. Zimmermann éd., Stuttgart, 1994, pp. 149-172, de J.-Y. Tilliette, « L'écriture et sa métaphore. Remarques sur l'Ovide moralisé », *Ensi firent li ancessor. Mélanges offerts à Marc-René Jung*, L. Rossi éd., Turin, 1996, t. 2, pp. 543-558, de M. Possamaï-Pérez, « Les Dieux d'Ovide moralisés dans un poème du commencement du XIV^e siècle », *Bien dire et bien apprendre*, t. 12, 1994, pp. 203-214 et « Les Métamorphoses d'Ovide : une adaptation du début du XIV^e siècle », *Bien dire et bien apprendre*, t. 14, 1996, pp. 139-153 et enfin de F. Clier-Colombani, « La transposition iconographique du surnaturel dans l'Ovide moralisé de Rouen », *Bien dire et bien apprendre*, t. 14, 1996, pp. 113-138 et « Prologues en images dans l'Ovide moralisé », *Bien dire et bien apprendre*, t. 19, 1999, pp. 57 sq.
4. *Ovide moralisé en prose (texte du quinzième siècle)*, éd. critique par C. De Boer, Amsterdam, North Holland Pub. Co, 1954. Sur la deuxième mise en prose, rédigée à Bruges vers 1475, on peut lire l'article de M.-R. Jung, « Ovide Metamorphose en prose (Bruges, vers 1475) », *A l'heure encore de mon écrire. Aspects de la littérature de Bourgogne sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire, Lettres Romanes (numéro hors-série)*, 1997, pp. 99-115.
5. Ovide, *Les Métamorphoses*, éd. et trad. G. Lafaye, Paris, Les Belles-Lettres, 1980, t. 1, pp. 6-10. Toutes nos références à venir proviendront de cette édition. Ce passage correspond à peu près aux 450 premiers vers du livre I de l'Ovide moralisé en vers, et aux douze premiers paragraphes de la mise en prose.
6. Cf l'ouvrage collectif récemment paru par les soins d'E. Baumgartner et de L. Harf-Lancner, *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002.
7. Voir « Les Dieux d'Ovide... », *art. cit.*, p. 212.
8. Ovide, *Métamorphoses*, L. I, vv. 1-4.
9. *Ovide moralisé*, éd. C. De Boer, L. I, vv. 53-56.
10. M.-R. Jung, « Aspects de l'Ovide moralisé », *art. cit.*, p. 157 et pp. 159-160.
11. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 1-4.
12. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 41-46.
13. Pour la tradition de l'*integumentum*, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage, *L'Énéide médiévale et la naissance du roman*, Paris, PUF, 1994, pp. 87-168.
14. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 8-14.
15. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 15-19. Cf. aussi le v. 71, le dernier vers du prologue, celui qui ouvre la série des moralisations : « or vueil comencier ma matire ».
16. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 20-22.
17. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 23-30.
18. *Évangile de Mathieu*, 11, 25 (traduction de l'Ecole Biblique de Jérusalem, Paris, éd. du Cerf, 1955).

19. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 61-68.
20. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 69-70.
21. M. Possamaï-Pérez, « Les *Métamorphoses* d'Ovide : une adaptation du début du XIV^e siècle », *art. cit.*, pp. 151-153 : « le clerc s'affirme de plus en plus comme un individu à part entière qui a ses propres opinions et qui dit « je », d'un « je » beaucoup plus identifié et authentique qu'aux XII^e-XIII^e siècles ».
22. M.-R. Jung, « Aspects de l'*Ovide moralisé* », *art. cit.*, pp. 160-161.
23. *Ovide moralisé en prose*, éd. cit., pp. 42-44. Le mot « traducteur » désigne l'auteur de l'*Ovide moralisé* en vers, premier traducteur des *Métamorphoses*.
24. *Ovide moralisé en prose*, p. 43, § 2 (transcrit ici dans son intégralité).
25. *Ovide moralisé en prose*, p. 43, § 3.
26. Voir par exemple, dans le *Roman de la Rose*, les v. 6484 et 17366, et chez Christine de Pizan, *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, éd. S. Solente, Paris, Champion, 1936-1940, t. II, p. 176.
27. Le titre qu'il donne à son paragraphe 3, « submission excusative », est d'ailleurs significatif.
28. *Ovide moralisé en prose*, pp. 9-10 de l'introduction. Pour les quelques endroits où la mise en prose donne des détails qui ne se trouvent que chez Ovide, l'auteur a pu avoir recours à des gloses.
29. *Ovide*, *Métamorphoses*, L. I, v. 21, 48, 57 et 79.
30. *Ovide*, *Métamorphoses*, L. I, v. 32, 73 et 83.
31. L'auteur de l'*Ovide moralisé* fait ici allusion à l'invocation initiale d'Ovide aux dieux (di) auteurs de métamorphoses.
32. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 98-146.
33. *Ovide moralisé en prose*, p. 44, § 4.
34. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 297-300. C. De Boer prend bien soin de préciser en note que « les formes des damedieus », traduction du latin *formae deorum*, représentent les constellations.
35. *Ovide moralisé en prose*, p. 45, § 9.
36. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 324-329.
37. *Ovide moralisé en prose*, p. 46, § 10.
38. *Ovide moralisé en prose*, p. 45, § 10.
39. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 341-342.
40. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 407 et 410. Ce désir d'unification et d'harmonisation se retrouve d'ailleurs dans l'ensemble de l'*Ovide moralisé*, à en croire M. Possamaï-Pérez, qui a fait remarquer les nombreuses occurrences du verbe « acorder » : « ce que désire [l'auteur], peut-être, par dessus tout, c'est concilier les différents textes, les différentes époques, montrer la continuité entre les fables des poètes et la vérité chrétienne [...]. Il s'agirait, pour lui, de réconcilier Ovide [...] avec la Bible et les Pères de l'Église » (« Les Dieux d'Ovide moralisés dans un poème du commencement du XIV^e siècle », *art. cit.*, pp. 212-213).
41. *Ovide moralisé en prose*, p. 46, § 11.
42. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 346-348.
43. *Ovide moralisé en prose*, p. 44, début du § 4. Cf. *Ovide*, *Métamorphoses*, L. I, v. 5-7.
44. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 98-106.
45. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 119-128.

46. Les vers suivants proposent même une troisième métamorphose, pour parfaire la démonstration : celle de Dieu en personne prenant voix humaine lors du baptême du Christ. Cette troisième métamorphose est un peu moins convaincante que les deux autres, mais elle présente l'avantage, souligné par le clerc, de réunir les trois personnes de la Trinité métamorphosées au cours d'une même scène fondatrice : « Ces trois personnes, ce me samble/ Et bien porent estre avisees/ En trois samblances devisees :/ Sans deviser lor unité/ Et sans muer lor deïté/ Se muerent en un moment/ En trois guises sensiblement » (*Ovide moralisé*, L. I, vv. 134-140).

47. M. Possamaï-Pérez, « Les Dieux d'Ovide... », *art. cit.*, p. 212 ; alors qu'elle ajoute : « et ce même si le vocabulaire qui désigne la métamorphose est différent, dans cette œuvre, de celui qui désigne l'incarnation ; c'est le verbe « muer » qui désigne la métamorphose, alors que l'Incarnation est désignée par la curieuse expression « soi aombrer » (« s'entourer » – du corps de la Vierge) », notre passage fournit au moins un exemple où l'Incarnation est désignée par le verbe « se muer ».

48. *Ovide moralisé*, L. I, vv. 415-427.

49. *Ovide moralisé en prose*, p. 47, fin du § 12.

50. M.-R. Jung, « Aspects de l'*Ovide moralisé* », *art. cit.*, p. 150.

51. *Ovide moralisé en prose*, p. 44, § 4.

52. *Ovide moralisé*, vv. 72-74. Sa traduction est même plus précise que celle du traducteur moderne, qui rend *formas* et *corpora* par le même mot (« je me propose de dire les métamorphoses des corps en des corps nouveaux »).

53. *Ovide moralisé*, vv. 82-97.

AUTEUR

FRANCINE MORA

Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines